

## « Dix-huit rue Lebon »

C'était en Juillet. L'inspecteur Urvel tenait une réunion avec sa brigade en vue d'une intervention qui devait démanteler un réseau de trafiquants de stupéfiants. Des écoutes téléphoniques avaient fourni de précieux indices. La police ignorait les raisons d'un rendez-vous mais elle savait que l'un des trafiquants activement recherché devait s'y rendre.

L'inspecteur de police montra aux membres de la brigade opérationnelle la photo de la maison où aurait lieu le rendez-vous mystérieux. L'inspecteur avait au préalable pris des renseignements quant aux occupants de cette maison et, à sa grande surprise, il s'agissait d'un ancien psychiatre, retraité et veuf, sans aucun passé compromettant. Pour ne pas éventer leur intervention prochaine, la police ne s'était pas présentée chez l'ancien médecin, pas même pour l'interroger de façon anodine.

En écoutant à leur insu la conversation entre Fredo Gascini, trafiquant récemment libéré, et le prénommé Pablo, dont ils ignoraient tout y compris son patronyme, ils avaient entre autres phrases saisi la phrase suivante prononcée par Fredo Gascini :

-«Je compte sur vous avec tous les caïds et j'y serai aussi, bien évidemment, bien que l'endroit retenu ne me plaise guère et vous savez pourquoi..Surtout ne le notez nulle part et faites fonctionner vos méninges pour le retenir.

Je répète une dernière fois :

Le douze, à douze heures, dix-huit rue Lebon ».

L'inspecteur de police eut un petit sourire triomphant et affirma, avec un peu de naïveté, inattendue en ce qui concernait ce commissaire chevronné, que ces bandits seraient faits comme des rats. L'affaire semblait dans le sac.

Le jour fatidique, le douze Juillet, arriva et un déploiement exceptionnel de police en uniforme ou en civil se mit en place aux abords de la rue Lebon. Dès neuf heures, la police était aux aguets et l'inspecteur lui-même qui tenait à participer à cette opération se trouvait dans une voiture banalisée en face de ce numéro dix-huit rue Lebon.

Pendant la première heure de planque, rien ne se passa et, devant l'exaspération de certains agents, l'inspecteur leur répéta plusieurs fois que le fameux Gascini avait dit « à douze heures ». Il fallait patienter et observer.

Vers dix heures et demie, un camion vint se garer presque devant le numéro dix-huit. Les policiers remarquèrent tout d'abord que sur ce camion aucun nom de fournisseur ou d'une quelconque entreprise ne figurait. Ils en conclurent aussitôt que cet anonymat traduisait un impérieux besoin de discrétion. Deux policiers en civil braquèrent leur regard à la fois vers la cabine du conducteur et vers l'arrière du camion dont les portes dissimulaient peut-être de la marchandise illicite, peut-être même des hommes, voire des armes. Lorsque l'un de ces policiers en civil évoqua par téléphone

portable ces hypothèses à l'inspecteur, celui-ci trouva que l'on était un peu dans le roman policier et qu'il ne fallait pas extrapoler aussi vite. Il fallait n'émettre que des suppositions plausibles et tenter de se mettre dans la tête de ces gangsters dont l'attitude ne pourrait qu'être vraisemblablement prudente.

La cabine s'ouvrit. Le conducteur en était le seul occupant. C'était un homme jeune, en bleu de travail, ce qui pouvait être fallacieux. Il alla derrière son véhicule, en ouvrit l'un des battants et s'empara d'un carton à peine lourd en apparence. Était-ce un livreur ou feignait-il de l'être ? Depuis la voiture banalisée, l'inspecteur aperçut cet homme qui ouvrit la grille de la villa du numéro dix-huit et rejoignit la porte d'entrée. Il sonna à la porte et ce fut un homme âgé, un peu voûté, qui ouvrit et fit entrer cet hypothétique livreur. Aussitôt, l'un de ces policiers en civil alla jeter un œil à l'arrière du camion et eut le temps de voir des colis bien rangés comportant les adresses des destinataires probablement. Vite, ce policier dut s'éclipser car le livreur sortait déjà de la demeure et remontait dans son camion après avoir bien fermé l'arrière de son véhicule. Un policier, en uniforme cette fois, qui arpentait le trottoir comme s'il était en service, vint, sous un faux prétexte relatif au stationnement, interpellé ce conducteur qui dut baisser sa vitre. Il lui demanda avec courtoisie s'il comptait stationner longtemps et s'il transportait des denrées périssables. En souriant, le conducteur lui répondit qu'il partait aussitôt et ne livrait que des appareils ménagers.

En apparence rien d'anormal, mais alors, se demanda l'inspecteur, pourquoi les gangsters allaient-ils venir en cette maison dont le propriétaire probablement au courant de leur venue avait accepté une livraison ce jour-là ce qui eût pu faire avorter leur rendez-vous.

L'attente reprit donc. Dans les voitures de police, les agents bavardaient tandis que l'inspecteur dans son véhicule anodin, était galvanisé par cette attente et, comme il avait lui-même monté cette opération, il retrouvait l'enthousiasme d'un jeune inspecteur au cœur d'une intervention à risques alors qu'il était quinquagénaire. Au sein de la brigade opérationnelle, chacun vivait cela comme une routine. Certains, toutefois, étaient plus anxieux sachant qu'ils auraient affaire à des gangsters professionnels prêts à tout et qui n'hésiteraient pas à user de leurs armes. Pour l'instant, la rue restait calme, presque déserte.

Douze heures et rien ne semblait rompre la monotonie de la journée. Aucune présence ne se faisait remarquer face au numéro dix-huit de cette rue Lebon.

Vers douze heures trente, trois voitures cherchèrent à se garer au plus près de la maison surveillée par la police. Huit personnes descendirent de ces véhicules au vu et au su de quiconque. Ce qui intrigua l'inspecteur, ce fut la présence de deux jeunes enfants. On constata de plus que certaines personnes tenaient un petit paquet. Ajustant ses jumelles, l'inspecteur découvrit qu'une dame, en tailleur, tenait une boîte provenant d'une pâtisserie et qu'un élégant jeune homme tenait à la main une bouteille de champagne.

L'inspecteur, circonspect, chercha ce qui aurait pu justifier ces éléments troublants et inadéquats avec un rassemblement d'individus coutumiers du grand banditisme. L'adjoint de l'inspecteur voyait dans ce rendez-vous le partage d'un magot. L'inspecteur ne réfuta pas cette hypothèse bien que la présence de deux enfants eût été inconsiderée en raison d'une éventuelle intervention policière musclée si la police avait eu vent de ce rendez-vous de caïds.

Pour l'instant, pour les forces de l'ordre, il eût été risqué pour le succès de l'opération d'apparaître au grand jour et d'interpeller quiconque. Il fallait encore attendre. Il était néanmoins étrange que l'heure de ce rendez-vous n'ait pas été respectée, chose inhabituelle chez les gens du milieu et d'une telle envergure.

L'inspecteur et ses hommes se livraient à bien des supputations. Un agent suggéra même que ces trafiquants avaient peut-être prévu de troubler cette petite fête entre personnes qui seraient liées pour une quelconque raison au trafic de drogue. Dans cette hypothèse, il faudrait intervenir très vite à l'arrivée des durs.

Cependant, une très longue attente s'ensuivit encore. Aucune sortie de cette maison, aucune arrivée nouvelle. Vers dix-neuf heures, provenant de la maison dont une fenêtre était ouverte à présent, un « Joyeux anniversaire » entonné en chœur se fit entendre jusque dans la rue. Manifestement, cet anniversaire était l'unique raison de cette venue au numéro dix-huit.

Stupéfaite et déconfite, la brigade quitta les lieux.

Le vingt et un Juillet, quand l'inspecteur lut le journal, il découvrit avec stupeur l'article suivant :

« Braquage d'une bijouterie en plein cœur de Lyon »

« C'est à vingt et une heures, alors que la vente nocturne débutait, que la bijouterie située au quatre-vingt-un de la rue Nobel, fut le théâtre d'un audacieux braquage... Un client présent, fonctionnaire de police, crut reconnaître Gascini, un gangster récemment libéré... La police du troisième arrondissement est en charge de l'enquête... » .

Ainsi donc Gascini s'y serait trouvé. L'inspecteur réfléchit longuement et découvrit soudain sa méprise. Lorsque Gascini précisa que l'endroit ne lui plaisait guère, il fallait comprendre que l'endroit désignait la façon de lire date, heure et lieu choisis. Il fallait inverser chiffres ou lettres.

« 12 Juillet devenait 21 Juillet, 12 heures devenait 21 heures et le 18 rue Lebon devenait le 81 rue Nobel » .

L'inspecteur, confus d'avoir été piégé ainsi, eut pour seul réconfort celui de communiquer à ses collègues du commissariat chargé de l'enquête la preuve de la participation au braquage du sieur Gascini et d'un prénommé Pablo.